

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 147 (2015)
Heft: 4

Artikel: Étude critique : notule sur la correspondance publiée d'Étienne Gilson
Autor: Imbach, Ruedi
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-587341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉTUDE CRITIQUE

NOTULE SUR LA CORRESPONDANCE PUBLIÉE D'ÉTIENNE GILSON

RUEDI IMBACH

Résumé

À l'occasion de la parution d'une nouvelle édition de la correspondance entre Étienne Gilson et Henri de Lubac, la notule qui suit fait le point sur les éditions des correspondances de Gilson avec divers partenaires de dialogue. Il en résulte une image vivante des échanges philosophiques menés au fil des années.

La parution d'une nouvelle édition de la correspondance entre le philosophe français et Henri de Lubac est l'occasion d'une mise au point sur les différentes publications des échanges épistolaire de Gilson¹.

1. Il est indéniable que la correspondance entre Étienne Gilson (1884-1978) et Jacques Maritain (1882-1973), publiée il y a vingt-cinq ans, occupe un place très importante, d'abord parce qu'elle couvre une vaste période, de 1923 jusqu'en 1971, et ensuite parce que cet échange témoigne de certaines des préoccupations majeures des deux philosophes². Parmi ces questions traitées, celle de la philosophie chrétienne mérite incontestablement un intérêt particulier. Gilson avait abordé le sujet dans la *Société française de philosophie* (séance du 21 mars 1931), mais il l'a amplement développé dans les *Gifford*

¹ J'avais publié dans cette revue un compte rendu de la première édition : *Lettres de M. Étienne Gilson au P. Henri de Lubac commentées par celui-ci*, Paris, 1986, RThPh 119 (1987), p. 247-248. Voici les indications de la nouvelle édition : H. DE LUBAC/É. GILSON, *Lettres de M. Étienne Gilson adressées au P. de Lubac et commentées par celui-ci. Correspondance 1956-1975*. Nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de J. PRÉVOTAT, in : H. DE LUBAC, *Oeuvres complètes*, t. XLVII, Dixième section : *Correspondances*, Paris, Cerf, 2013, 282 p. Je remercie le professeur Florian Michel qui m'a informé de l'existence de plusieurs lettres qui ont été publiées en dehors des collections que je connaissais. Il prépare le volume dédié aux écrits politiques dans l'édition complètes des œuvres de Gilson, qui doit paraître aux éditions Vrin, Paris.

² É. GILSON/J. MARITAIN, *Deux approches de l'être. Correspondance 1923-1971*. Éditée et commentée par G. PROUVOST, Paris, Vrin, 1991. Ce volume comporte 103 lettres de Gilson et Maritain. Le volume est commenté avec soin et comporte en outre aux p. 275-295 une intéressante postface sur l'enjeu philosophique de cette correspondance ; cf. également de l'éditeur : *Thomas d'Aquin et les thomismes*, Paris, Cerf, 1996.

Lectures tout d'abord³, et plus tard dans *Christianisme et philosophie*⁴; de son côté, Maritain publiera en 1933 un opuscule intitulé *De la philosophie chrétienne*⁵, et traitera plus amplement de la question dans *Science et sagesse*⁶. Les lettres sur ce sujet confirment que les deux auteurs sont d'accord sur l'importance et la portée de la question de la philosophie chrétienne. Leur combat pour la promotion de la «philosophie chrétienne» – qui représente aux yeux de Gilson «une réalité objectivement observable» pour l'histoire⁷ – ne vise pas seulement Émile Bréhier⁸ mais tout autant la «philosophie catholique» prônée par Maurice Blondel⁹.

2. Les lettres concernant ce sujet, échangées entre Maritain et Gilson, datent de 1931 à 1932. C'est un peu plus tard qu'il faut situer le bref échange épistolaire entre Gilson et Thomas Deman, O.P.¹⁰, échange qui concerne le même sujet. Ces documents fort instructifs ont été publiés et commentés par François-Xavier Putallaz et Bernard Hodel, O.P.¹¹: Deman avait soumis à la rédaction des *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, par

³ É. GILSON, *L'esprit de la philosophie médiévale*, Paris, Vrin, 1932.

⁴ É. GILSON, *Christianisme et philosophie*, Paris, Vrin, 1936. Il convient à ce propos de mentionner la précieuse mise au point d'H. GOUHIER, *Trois essais sur Étienne Gilson*, Paris, Vrin, 1993, ouvrage qui comporte une étude sur la conception gilsonienne de la philosophie chrétienne.

⁵ J. MARITAIN, *De la philosophie chrétienne*, Paris, Desclée de Brouwer, 1933.

⁶ J. MARITAIN, *Science et sagesse*, Paris, Labergerie, 1935. Sur ce débat, cf. TH.-D. HUMBRECHT, «Étienne Gilson (1884-1978) et la philosophie chrétienne», in: É. GILSON, *Introduction à la philosophie chrétienne*, deuxième édition, Paris, Vrin, 2007, p. 7-26. Cf. aussi R. IMBACH, «Paul Vignaux et la philosophie chrétienne», in: *Paul Vignaux, citoyen et philosophe (1904-1987)*, suivi de: P. VIGNAUX, *La philosophie franciscaine et autres documents inédits*, sous la direction de O. BOULNOIS avec la collaboration de J.-R. ARMOGATHE, Turnhout, Brepols, 2013, p. 129-140.

⁷ É. GILSON/J. MARITAIN, *op. cit.*, lettre 30, p. 89.

⁸ Son article «Y-a-t-il une philosophie chrétienne?», *Revue de métaphysique et de morale* XXXVIII (1931), p. 133-162, a joué un rôle capital dans la discussion autour de la problématique en question.

⁹ À propos du rapport entre Gilson et Blondel, cf. H. DONNEAUD, «Étienne Gilson et Maurice Blondel dans le débat sur la philosophie chrétienne», *Revue thomiste* 99 (1999), p. 498-516.

¹⁰ Thomas (Albert) Deman (1899-1954) a enseigné la théologie d'abord au Studium dominicain du Saulchoir avant de devenir professeur de théologie morale à l'Université de Fribourg (1946-1954). Parmi ses travaux scientifiques, on peut mentionner: *Le témoignage d'Aristote sur Socrate* [textes avec trad. et commentaires], Paris, Les Belles Lettres, 1942; *Socrate et Jésus*, Paris, L'Artisan du livre, 1944; *Aux origines de la théologie morale*, Paris, Vrin 1951; *Le traitement scientifique de la morale chrétienne selon Saint Augustin*, Paris, Vrin, 1957.

¹¹ «Étienne Gilson (†)/Thomas Deman, O.P. (†), Lettres inédites», éd. par B. HODEL, O.P. et F.-X. PUTALLAZ, *Nova et Vetera* LXXXVII (2012), p. 447-468. Cf. le commentaire: «La philosophie chrétienne: une correspondance d'Étienne Gilson et du Père Deman», *ibid.*, p. 469-489.

l'intermédiaire de Gilson, un article intitulé «Composantes de théologie», comportant une longue note qui entendait prendre position sur l'idée gilsonienne de philosophie chrétienne. Selon la réponse de Gilson à cet envoi, le texte du professeur dominicain «est trop dogmatique pour rentrer dans le cadre des *Archives*». Suite à ce refus, Deman envoie une longue lettre le 9 mai 1939, à laquelle Gilson répond par retour du courrier. Deman procède alors à un remaniement complet de cette note qu'il réexpédie le 15 mai. Gilson répond : «Je n'ai, bien entendu, aucune objection contre votre nouvelle note. Vous traitez en théologien d'un problème de théologie, et, en ces matières, je n'ai qu'à écouter.»

Les deux éditeurs des cinq lettres ainsi que des trois états de la note en question ont fort bien mis en évidence l'enjeu de ce débat¹². Gilson pense que Deman ne l'a pas compris :

Quoi qu'il en soit, je tiens à spécifier que j'accueille avec la plus grande faveur toute discussion de mes idées, que je passe moi-même mon temps à discuter. Ce que j'avoue ne pas aimer beaucoup, c'est qu'on discute, sur mon nom, des idées qui ne sont pas miennes, surtout lorsque je juge ces idées absurdes.¹³

Les éditeurs identifient trois erreurs de lecture de Deman, mais insistent sur le fait que le dominicain est «ouvert à la discussion et tout disposé à reconnaître certains aspects de sa critique»¹⁴, et surtout ils montrent l'enjeu du débat. Le désaccord entre les deux correspondants sur l'idée de philosophie chrétienne concerne principalement Augustin. Si les deux s'entendent sur le fait que la philosophie chrétienne ne se «réduit donc pas à une simple disposition du sujet» mais «affecte l'exercice même de la philosophie»¹⁵, leur divergence se manifeste surtout dans le statut accordé aux *praeambula fidei* : «Pour Deman, est un préambule de la foi, une vérité rationnelle articulée sur d'autres vérités révélées. Pour Gilson, il s'agit d'une vérité de pure raison, qui ensuite sert de prémissse à la foi.»¹⁶

Une remarque incidente de Gilson, d'ordre méthodologique, mérite d'être relevée en passant : «Je ne suis pas un philosophe qui définit *a priori*, mais un historien qui demande à l'histoire le matériel dont il tirera ses concepts.»¹⁷

3. La correspondance avec Bruno Nardi (1884-1968)¹⁸, comportant douze lettres, s'étend de 1937 à 1961 et concerne bien entendu en premier lieu

¹² L'article de DEMAN a finalement été publié dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 28 (1939), p. 286-434; l'auteur renonce à traiter le sujet initialement prévu dans la note.

¹³ E. GILSON/TH. DEMAN, p. 459.

¹⁴ F.-X. PUTALLAZ/B. HODEL, «La philosophie chrétienne», p. 477.

¹⁵ *Ibid.*, p. 478-479.

¹⁶ *Ibid.*, p. 482.

¹⁷ É. GILSON/TH. DEMAN, p. 458.

¹⁸ Sur l'œuvre et la vie de cet important spécialiste de Dante, cf. G. STABILE, «Bruno Nardi storico della filosofia medievale», in: *Gli studi di filosofia medievale fra Otto e Novecento*, éd. par R. IMBACH et A. MAIERÙ, Roma, Storia e Letteratura, 1991, p. 379-390.

Dante¹⁹. Dès sa première lettre, datée de juin 1937, Gilson partage l'orientation générale de l'exégèse que Nardi propose du grand penseur italien : « Quant au thomisme de Dante, je n'y ai jamais cru non plus. »²⁰ Lorsque Gilson reçoit en 1960 l'important ouvrage *Dal Convivio alla Commedia*, dans lequel le célèbre philosophe italien expose une synthèse de sa compréhension de la philosophie de Dante, Gilson parle d'une « analyse vraiment admirable »²¹. Il partage la critique que fait Nardi d'une interprétation trop exclusivement théologique de la *Monarchia*²², comme il approuve le rejet d'une conversion de Siger de Brabant au thomisme, proposée par Fernand Van Steenberghe (1904-1993), lequel est qualifié ici « d'obstiné chanoine »²³. Le livre que Gilson consacra à la pensée du poète italien²⁴ confirme la convergence de vue entre les deux historiens, comme l'atteste par ailleurs le long compte-rendu que Nardi proposa de ce livre²⁵.

4. L'éventail des thèmes discutés dans les lettres que Gilson a envoyées à Henri Gouhier (1889-1994), et dont Géry Prouvost a publié un échantillon (17 lettres ou extraits de lettres)²⁶, est plus large, puisqu'il y est question de Descartes, Malebranche, Comte et Saint-Simon, ainsi que de Bergson et Blondel. Cette correspondance couvre manifestement toute la période qui s'étend de 1920 à 1966 (date de la dernière lettre publiée). Quand, dans une lettre de 1958, Gilson dit qu'il a été « stupéfait et enchanté, de la fraternité de nos pensées »²⁷, cela témoigne de l'amitié durable des deux historiens de la philosophie. Il est intéressant cependant de prendre note de la manière dont Gilson perçoit la différence entre sa démarche et celle de Gouhier qui peut, selon lui, être qualifiée de « contingentisme historique radical »²⁸. La grande différence entre leurs manières d'écrire l'histoire réside dans le fait que l'un s'intéresse principalement aux philosophes (Gouhier), alors que l'autre s'intéresse surtout à la philosophie²⁹ :

¹⁹ Étienne Gilson's Letters to Bruno Nardi, éd. par P. DRONKE, Florence, SISMEL, 1998. L'édition comporte une introduction instructive.

²⁰ É. GILSON/B. NARDI, lettre I, p. 4. Cf. aussi la lettre II, p. 5 ; à propos de la double vérité : « Là encore, nous sommes arrivés séparément à une conclusion littéralement identique. »

²¹ *Ibid.*, p. 14.

²² Cf. lettre IX, où il est question de l'interprétation de M. MACCARONE, « Il terzo libro della *Monarchia dantesca* », *Studi Danteschi* 33 (1955), p. 5-142.

²³ *Ibid.*, lettre VI, p. 10.

²⁴ É. GILSON, *Dante et la philosophie*, Paris, Vrin, 1939.

²⁵ « Dante e la filosofia », *Studi Danteschi* XXV (1940), p. 5-42.

²⁶ « Lettres d'Étienne Gilson à Henri Gouhier, choisies et présentées par Géry Prouvoust », *Revue Thomiste* XCIV (1994), p. 460-478. Cf. également : *The Malebranche Moment: Selections from the Letters of Étienne Gilson & Henri Gouhier (1920–1936)*. Trad. et éd. par R. J. FAFARA, Milwaukee, Marquette University Press, 2007.

²⁷ É. GILSON-H. GOUHIER, p. 470.

²⁸ *Ibid.*, p. 476.

²⁹ *Ibid.*, p. 477.

Je crois à l'existence (*sui generis*) de la pensée philosophique. Celle des philosophes et de leurs doctrines mêmes est aussi contingente que vous le dites; j'en ai mainte preuve dans ma propre vie, mais je crois qu'il y a des nécessités de pensée; que, sous des formes différentes, la réflexion d'hommes séparés par des siècles retrouve des notions substantiellement identiques.³⁰

La lettre qu'il a écrite après la mort de Maritain témoigne de la complexité de la relation entre Gilson et Maritain. Ce qui caractérise, selon Gilson, la pensée propre de celui qu'il désigne comme un «grand aventureur de l'esprit» est l'affirmation du «primat de la noétique sur l'ontologie»³¹. Quant à son parcours, voici la remarque au plus haut point significative :

C'est pourquoi, devenu thomiste sans avoir étudié saint Thomas, et par une sorte d'acte de foi, il a commencé par croire qu'il était urgent d'être antibergsonien pour être thomiste. Comme je manifestais mon intention de chercher à savoir en quoi consistait la doctrine de saint Thomas avant de prendre position sur sa valeur intrinsèque, il m'accusa d'historicisme, comme si la fin immédiate et propre de l'historien pouvait être autre chose que l'histoire.³²

5. Les treize lettres que Gilson a envoyées au philosophe italien Augusto Del Noce³³, datant des années 1964 à 1969³⁴, sont d'un intérêt mineur si l'on fait abstraction de quelques jugements sur des personnes³⁵. En revanche, la

³⁰ *Ibid.*, p. 478.

³¹ *Ibid.*, p. 474. Dans une lettre à A. Maurer de 1974 (traduite dans le volume É. GILSON/J. MARITAIN, *op. cit.*, p. 276), Gilson non seulement avoue qu'il n'a «jamais compris sa vraie position» (celle de Maritain), mais il poursuit : «Je me souviens seulement que le parti philosophique qu'il avait fondé était le parti de l'intelligence, ce qui n'était pas encore le parti de l'être.»

³² *Ibid.*, p. 475. Les trois extraits de lettres que G. KALINOWSKI (1916-2000) a publiés en appendice de son ouvrage *L'impossible métaphysique*, Paris, 1981, p. 243-248, concernent d'une part la nature de la métaphysique et d'autre part le «problème Thomas-Concile» auquel G. KALINOWSKI et S. SWIEZAWSKI avaient consacré un ouvrage : *La philosophie à l'heure du Concile*, Paris 1965, ouvrage dont Gilson dit qu'il s'agit d'un «petit chef-d'œuvre».

³³ Ce philosophe italien (1910-1989) fut titulaire de la chaire d'histoire des doctrines politiques à l'Université *La sapienza* de Rome. Il a notamment publié *Il problema dell'ateismo*, Bologne, Il Mulino, 1964. Il s'est occupé de la publication de la traduction (partielle) en italien de l'ouvrage gilsonien : *Les tribulations de Sophie*, Paris, Vrin, 1967.

³⁴ M. BORGHESI (éd.), *Cher collègue et ami. Lettres d'Étienne Gilson à Augusto Del Noce (1964-1969). Avec une lettre d'Augusto Del Noce à Étienne Gilson*. Introduction et commentaire de Massimo Borghesi, Paris, Parole et Silence, 2011. De fait il s'agit d'une traduction d'un ouvrage en italien (sauf évidemment pour les lettres) : *Caro collega ed amico. Lettere di Étienne Gilson ad Augusto Del Noce (1964-1969) con una lettera di Augusto Del Noce a Étienne Gilson*. Introduzione e commento di Massimo Borghesi, Sienne, Cantagalli, 2008. Malheureusement, l'édition française contient un nombre considérable de coquilles qui en rendent la lecture peu agréable. Toutefois, l'introduction très ample de BORGHESI (p. 7-59) est à la fois intéressante et instructive.

³⁵ On peut mentionner ce qu'il dit à la p. 78 sur Gouhier : «C'est l'intelligence, le talent et l'exactitude historique incarnés.»

demi-douzaine de lettres que Fernand Van Steenberghen (1904-1993) a reçues de Gilson témoigne d'une authentique controverse philosophique qui porte principalement sur la distinction entre l'essence et l'existence³⁶. Dans une lettre datée de mars 1948, l'année de la parution de *L'être et l'essence*, Gilson répond à l'envoi d'un article du chanoine belge sur l'existence de Dieu et affirme que «l'un de nous se trompe» en ce qui concerne l'interprétation de l'essence et de l'existence. Or, «il y va de tout et si l'on ne s'entend pas là dessus, on ne s'accorde plus sur rien». ³⁷ Gilson précise qu'«exister» n'a pas le même sens pour les deux: «Pour moi, tout part d'une expérience directe de l'existence actuelle et d'une réflexion métaphysique sur la cause de l'être pris comme existant»³⁸.

Le débat concerne particulièrement un célèbre passage du traité *De ente et essentia* où Thomas établit la distinction entre l'être et l'essence. Van Steenberghen voudrait montrer que ce passage (qui pour certains représente une preuve de l'existence de Dieu) est logiquement inacceptable. Gilson revient sur le même thème en 1952 dans une lettre assez franche, car il se dit inquiet. Il affirme que la manière dont son interlocuteur veut comprendre la distinction est en elle-même légitime, mais n'a rien à voir avec la pensée de Thomas: «Ce que je n'arrive pas à comprendre est votre obstination à mêler Thomas à une controverse sans objet»³⁹.

En effet, Van Steenberghen attaquerait une démarche qui n'existe pas chez Thomas:

Les gens bien intentionnés, dont nous sommes tous entourés, ne manqueront pas de dire que vous inventez des preuves thomistes pour le plaisir de les réfuter, ou, pis encore, que votre désir d'attaquer saint Thomas vous entraîne à lui prêter des positions caduques afin de pouvoir les détruire.⁴⁰

6. La correspondance entre Gilson et le P. Michel Labourdette (six lettres) s'étend sur une brève période, de juillet 1950 à mars 1952⁴¹. Après la lecture de la plaquette *Dialogue théologique* des dominicains de Saint-Maximin, qui est une documentation sur le débat de la *Revue thomiste* avec la «Nouvelle théologie» des pères jésuites H. de Lubac, J. Daniélou, H. Bouillard, G. Fessard et H. U. von Balthasar⁴², Gilson adresse une lettre au P. Labourdette où il

³⁶ F. VAN STEENBERGHEN, «Correspondance avec Étienne Gilson», *Revue philosophique de Louvain*, 87 (1989), p. 612-625. Cf. également: Id., «In memoriam Étienne Gilson», *Revue philosophique de Louvain*, 76 (1978), p. 538-545; «Étienne Gilson, historien de la philosophie médiévale», *Revue philosophique de Louvain*, 77 (1979), p. 493-507.

³⁷ F. VAN STEENBERGHEN, «Correspondance avec Étienne Gilson», p. 613.

³⁸ *Ibid.*, p. 614.

³⁹ *Ibid.*, p. 618.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 618-619.

⁴¹ «Correspondance Étienne Gilson – Michel Labourdette», présentée et annotée par H. DONNEAUD, O.P., *Revue thomiste* XCIV (1994), p. 479-529.

⁴² La brochure paraît sous la signature conjointe des Pères M.-M. LABOURDETTE, M.-J. NICOLAS et R.-L. BRUCKBERGER. Sur ce moment capital des discussions théolo-

affirme : « Je me sens entièrement d'accord avec vous. »⁴³ L'excellent commentaire de H. Donneaud permet d'apprécier la discussion entre les deux correspondants. Il est intéressant de noter que Gilson se demande « comment, *en fait*, un certain relativisme théologique est évitable »⁴⁴. À propos de la « Nouvelle théologie », Gilson pense que « cette théologie n'est pas défendable » et il précise que la proposition « tout syllabus est mauvais » n'est « pas une proposition évidente ».⁴⁵ Il plaide pour le primat de la théologie et résume ainsi son idée de la philosophie chrétienne :

On nous disait, dans l'Université : les scolastiques n'ont pas été des philosophes, mais des théologiens ; nous avons répondu : si, ce furent des philosophes comme les autres ; la vérité, c'est qu'ils furent en effet des théologiens et que c'est parce qu'ils le furent qu'ils ont créé des métaphysiques neuves, inconnues des Grecs, qui dominent encore la philosophie moderne.⁴⁶

7. Une soixantaine de lettres reflétant l'échange entre Gilson et Marie-Dominique Chenu O.P. est conservée. Les 34 lettres que publie Francesca A. Murphy⁴⁷ témoignent d'une longue amitié : de ce point de vue, les lettres concernant la mise à l'index de l'opuscle *Une école théologique : le Saulchoir* sont particulièrement éloquentes. Comme on le sait, Chenu, après la publication de la Conférence sur ce sujet en 1936, fut convoqué à Rome et contraint de signer dix thèses. En février 1942, Chenu informe Gilson de la mise à l'index de la brochure :

Vous vous rappelez peut-être que, il y a plus de 4 ans, j'avais écrit une petite plaquette sur Le Saulchoir et son travail, qui m'avait valu d'amères chicanes auprès de quelques théologiens romains. Quoique cette plaquette n'ait pas été dans le commerce, on est allé l'exhumier et elle vient d'être mise à l'index.⁴⁸

Gilson répond par deux lettres⁴⁹ et souhaite que son correspondant soit « entouré de la tendre affection » que lui portent ses amis. Il déplore ce qui arrive⁵⁰. Lorsque Chenu, suite à la quatrième édition de l'ouvrage *Thomisme*,

giques dans les années d'avant l'encyclique *Humani generis* en 1950, voir É. FOUILLOUX, « Dialogue théologique ? (1946-1948) », in : S.-Th. BONINO (éd.), *Saint Thomas au XX^e siècle*, Paris, Saint-Paul, 1994, p. 153-195.

⁴³ H. DONNEAUD (éd.), « Correspondance Gilson - Labourdette », p. 482.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 484.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 500.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 515.

⁴⁷ F. A. MURPHY, « Correspondance entre Marie-Dominique Chenu et Étienne Gilson. Un choix de lettres (1923-1969) », *Revue thomiste* CV (2005), p. 25-87. L'auteur publie en appendice aux lettres la liste complète des lettres conservées (p. 84-87).

⁴⁸ F. A. MURPHY (éd.), « Correspondance Chenu – Gilson », lettre 12, p. 49.

⁴⁹ *Ibid.*, lettres 13 et 14, p. 50-53.

⁵⁰ Une note fort instructive de l'éditrice, p. 41-42, montre que la plaquette de Chenu contient certains thèmes chers à Gilson, notamment en ce qui concerne l'approche historique de Thomas.

en 1942, chez Vrin, avoue que la notion, si chère à Gilson, du révéable le «chiffonne»⁵¹, le philosophe répond que le «revelabile» est un agent provocateur et précise: «c'est absolument l'*unique* formule authentiquement thomiste que j'ai jamais rencontrée pour désigner *le philosophique-en-tant-qu'inséré-dans-une théologie*»⁵².

Lorsque Chenu remarque que les scrupules philologiques et théologiques de Gilson en ce qui concerne la traduction du mot *consubstantialem* dans le *Credo* (qui préoccupait beaucoup Gilson) sont trop grands⁵³, cela annonce des difficultés d'entente entre les deux hommes, lesquelles atteindront sans doute leur point culminant dans une lettre de Gilson du 5 novembre 1969. Citant l'adage *Amicus Plato, magis amica veritas*, il poursuit: «Je n'ai jamais discuté le thomisme de Maritain, je discuterai moins encore votre Évangélisme auquel je ne comprends rien»⁵⁴.

On mesure le désarroi dans lequel Gilson se trouve face à l'évolution post-conciliaire quand il affirme: «À présent, je ne sais plus. Je mourrai dans la communion de l'Église où je suis né, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit restée la même»⁵⁵.

La lettre qui, du point de vue de la philosophie, est incontestablement la plus instructive rappelle que le livre américain *God and Philosophy*⁵⁶ représente une étape décisive dans l'interprétation existentielle de Thomas:

Je pense d'ailleurs que saint Thomas seul a construit une philosophie existentielle, parce qu'il a seul refusé de poser l'esse sans l'ens qui le conceptualise, et de poser l'ens sans référence à l'acte suprême d'esse. Sa métaphysique est une doctrine de l'*habens esse* comme suspendu à l'*Ipsum esse*.⁵⁷

8. Sans conteste, l'échange de lettres entre Gilson et Henri de Lubac – entre 1956 et 1975 – constitue l'une des collections les plus intéressantes. La nouvelle édition sous la direction de Jacques Prévotat est considérablement enrichie en comparaison de celle de 1986: aux dix-neuf lettres de Gilson ont ainsi été ajoutées quatorze lettres du P. de Lubac. La documentation proprement dite⁵⁸ est complétée par une présentation rédigée par Prévotat (p. 9-40), ainsi qu'une note théologique de Jean-Pierre Wagner sur la place du surnaturel dans cette correspondance. Le problème du surnaturel – si cette formulation est tolérée

⁵¹ *Ibid.*, p. 46.

⁵² *Ibid.*, lettre 11, p. 47.

⁵³ *Ibid.*, lettre 27, p. 70.

⁵⁴ *Ibid.*, lettre 34, p. 82.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁶ *God and Philosophy*, New Haven, Yale University Press, 1941.

⁵⁷ «Correspondance Chenu – Gilson», lettre 11, p. 48.

⁵⁸ Il faut préciser que plusieurs autres pièces ont encore été ajoutées, notamment des lettres du P. de Lubac au P. A. Pegis et au P. L Shook, ainsi que des ajouts du P. de Lubac à la première édition.

– constitue l'un des thèmes fondamentaux de cet échange épistolaire. Gilson, qui, dans d'autres lettres avait jugé de manière plutôt réservée les travaux du jésuite⁵⁹, affirme désormais : « Je me sens entièrement d'accord avec vous sur le fond du problème »⁶⁰. De Lubac, dans son ouvrage *Surnaturel. Études historiques*⁶¹, avait soutenu la thèse que, selon Thomas, l'homme éprouve le désir naturel de voir Dieu. Gilson résume cette doctrine, qu'il partage, de la manière suivante : « Car si Dieu a créé l'homme pour l'élever à la beatitude, il a dû créer un être (capable par nature, donc naturellement capable), et pourtant, puisque créé, incapable d'actualiser par lui-même cette capacité. »⁶²

Une autre préoccupation constante dans cet échange de lettres concerne la philosophie de Maurice Blondel et de Teilhard de Chardin : « Je ne parviens pas à partager votre sympathie pour les pensées de Blondel et de Teilhard de Chardin. »⁶³ (lettre 12, p. 118). De Lubac pense que Gilson n'a jamais sérieusement lu Teilhard⁶⁴ et regrette la superficialité de ses jugements hâtifs : « Tout, sans doute, prédestinait Gilson à critiquer Teilhard, mais rien ne permettait d'attendre de lui tant de méprises. Il s'est laissé entraîner, en marge de son œuvre, dans une polémique d'aloï douteux, par des sollicitations pressantes. »⁶⁵

Une remarque de Teilhard sur le dépassement du christianisme⁶⁶ semble avoir particulièrement choqué le philosophe français qui aimeraient « cent fois mieux être luthérien que teilhardien » (lettre 18, p. 156). De plus, il soupçonne

⁵⁹ Cf. par exemple « Correspondance Gilson – Labourdette », *op. cit.*, lettre 5, p. 512 : « Combien d'ailleurs le P. de Lubac sauverait facilement toute la vérité qui lui tient à cœur, s'il comprenait enfin saint Thomas ! C'est vraiment une pitié. » Massimo BORGHESI (éd.), *Cher collègue et ami*, *op. cit.*, lettre 13, p. 105 : « Mounier, Chardin, de Lubac etc. sont des antimétaphysiciens [...]. »

⁶⁰ Henri DE LUBAC/Étienne GILSON, *op. cit.*, lettre 11, p. 105.

⁶¹ H. DE LUBAC, *Surnaturel. Études historiques*, Paris, 1946.

⁶² Henri DE LUBAC/Étienne GILSON, *op. cit.*, lettre 6, p. 88.

⁶³ *Ibid.*, lettre 12, p. 118.

⁶⁴ Cf. ce commentaire, p. 93, à propos d'une remarque de Gilson : « Ces mots paraissent bien signifier que Gilson n'a jamais vraiment lu Teilhard. » Cf. aussi lettre 19, p. 162 : « Je me persuade que, si vous aviez davantage lu Teilhard en entrant dans son point de vue et en ignorant tout ce qu'on a raconté sur lui, votre impression serait meilleure. »

⁶⁵ Commentaire p. 159. Il est intéressant de noter ce que dit Gilson, dans une lettre à Del Noce (Massimo BORGHESI [éd.], *Cher collègue et ami*, *op. cit.*, p. 98) à propos de Lubac : « En tout cas, je m'efforcerai de ne plus fournir de telles armes aux prêtres atteints de Teilhardose aiguë, comme le P. H. de Lubac, que j'aime pourtant beaucoup, mais qui perd toute lucidité quand il s'agit de Teilhard. »

⁶⁶ Cf. Henri DE LUBAC/Étienne GILSON, *op. cit.*, lettre 4, p. 75 : « Le P. Teilhard de Chardin m'a dit, à Arden House, près de New York, lors du centenaire de Columbia University : "Dites-moi, qui nous donnera enfin ce métachristianisme que nous attendons tous ?" J'étais éberlué. » Il revient sur cette phrase dans la lettre 7, p. 91, ajoutant que cette remarque l'avait désarçonné « pour trois jours ». Et il ajoute : « Je ne suis jamais remonté en selle. »

le jésuite de nier le péché originel et de ne pas croire au miracle⁶⁷, deux doctrines qui, à ses yeux, sont indispensables pour la foi chrétienne. Les dernières lettres témoignent d'un profond désarroi de Gilson, dû à l'évolution de l'Église catholique après Vatican II, une tendance qui s'exprime également dans les lettres à Maritain : «Il semble qu'un vent de folie passe en ce moment sur l'Église»⁶⁸.

L'annexe intitulée «La grande famille des "thomistes"», qui évoque rapidement le thomisme suarézien, le thomisme mātiné d'*Action française*, celui de P. Mandonnet, de Rousselot et de Maréchal, avant de s'attarder plus longuement sur celui de Louvain et de Maritain, n'a pas vieilli depuis la première édition⁶⁹. Toutefois, on peut regretter que cette grande famille ne soit que francophone⁷⁰. Quant à la nouvelle édition, il me paraît très regrettable que l'éditeur, dans son excellente présentation, n'ait pas signalé certains aspects de la réception de la première édition. Il convient dans ce contexte de mentionner en particulier l'étude critique de F. Van Steenberghen⁷¹. En effet, cette longue recension contient plusieurs mises au point et réflexions qui auraient au moins mérité une mention. Le même auteur avait d'ailleurs publié un article sur les relations entre le thomisme lovanien et celui de Gilson, étude qui donne une appréciation très différente de celle qu'esquisse de Lubac⁷². La pierre d'achoppement entre Gilson et Van Steenberghen, mais aussi entre de Lubac et le philosophe belge, concerne une nouvelle fois l'idée de philosophie chrétienne. Comme ses prédécesseurs lovaniens, Van Steenberghen a énergiquement défendu l'autonomie de la philosophie (et selon ses propres termes

⁶⁷ À propos de ce dernier point, cf. M. BORGHESI (éd.), *Cher collègue et ami, op. cit.*, lettre 7, p. 92-93. En ce qui concerne l'appréciation gilsonienne de la pensée de Teilhard, on peut également lire la lettre qu'il a écrite à André Boulet le 12 mai 1969. Dans cette lettre, Gilson dit qu'il «abomine» Teilhard qui «fait partie des symptômes de ce cancer généralisé» qui menace l'église catholique. Toutefois il reconnaît : «j'ai eu des violences, je les ai toutes regrettées tôt ou tard». Ce document est publié dans *Aletheia. Lettre d'informations religieuses*, V^e année, n° 64, octobre 1964.

⁶⁸ É. GILSON/J. MARITAIN, *op. cit.*, lettre 96 (décembre 1966), p. 231. Le constat suivant est encore plus découragé (Massimo BORGHESI [éd.], *Cher collègue et ami, op. cit.*, lettre 13, p. 104) : «Je ne me sens pas tenu de me battre pour une Église qui ne veut pas de moi comme soldat. Je vais me retirer dans l'asile de l'histoire des idées ou de la philosophie pure.»

⁶⁹ Il est sans doute opportun de signaler qu'il existe depuis 2009 une «International Étienne Gilson Society» qui publie depuis 2012 le site *Studia gilsoniana* (<http://www.gilsonsociety.pl/studia-gilsoniana>).

⁷⁰ Le *Thomistenlexikon*, éd. par David BERGER et Jörgen VIJGEN, Bonn, nova & vetera, 2006, donne une idée (quoique encore partielle) de la diversité internationale du thomisme au XX^e siècle.

⁷¹ «Les lettres d'Étienne Gilson au P. de Lubac», *Revue philosophique de Louvain* 87 (1989), p. 324-331.

⁷² «Étienne Gilson et l'Université de Louvain», *Revue philosophique de Louvain* 85 (1987), p. 5-21. Van Steenberghen qualifie plusieurs présentations de «pur roman» (p. 328), cf. aussi p. 329 : «Nous voilà de nouveau en plein roman». On peut, sans doute, ne pas partager les vues du professeur lovanien mais il faudrait alors les réfuter !

11. Note conjointe sur quelques autres lettres de Gilson⁷⁹

En plus des collections importantes dont nous venons de parler, il existe encore quelques lettres éparses dont il convient de dire un mot pour compléter le dossier. Entre décembre 1933 et avril 1935, Gilson a adressé quatre lettres à Marc Bloch (1886-1944), candidat à la succession de Camille Jullian au Collège de France (publiées dans *Esprit* 19 [1951] p. 456-457, 459, 462-463, 467, 469-470). Dans cet échange (six lettres de Bloch à Gilson), il est exclusivement question de cette candidature qui n'a d'ailleurs pas abouti. La lettre que Gilson adresse le 11 mars 1951 à Albert Béguin, alors directeur de la revue *Esprit*, concerne ce que Béguin, en publiant cette lettre, appelle «l'affaire Gilson». Il s'agit d'une polémique déclenchée contre le philosophe par les catholiques américains, ensuite par le *Figaro*, *Carrefour* et la presse néo-maurassienne suite à la demande de Gilson d'une mise à la retraite anticipée au Collège de France et en rapport avec des propos, jugés défaitistes, prêtés à Gilson en relation avec son départ de France. La lettre de Gilson explique qu'il a depuis 26 ans assuré des enseignements en France et à l'étranger. Dans ce contexte, il faut également mentionner les lettres de Gilson du 9 février dans *Le Figaro*, ainsi que du 22 février et du 8 mars dans *Le Monde*. D'une autre nature est la lettre d'hommage que Gilson écrit à l'occasion du 60^e anniversaire de Karl Barth (1866-1968), publiée dans *Hommage et reconnaissance*⁸⁰. Outre l'hommage à celui qui a «horreur des compromissions», on lit dans cette lettre la phrase instructive : «Ce ne sont ni Kant, ni Schleiermacher, ni même Kierkegaard qui ont les paroles de la vie éternelle, et Dieu ne s'est pas incarné en saint Thomas d'Aquin pour nous sauver.» Pour terminer, il convient de mentionner la lettre à Charles Du Bos (1882-1939)⁸¹, ainsi que celle adressée au pape Paul VI⁸². La lettre à Du Bos le remercie de l'envoi d'un de ses livres, mais elle contient surtout cette sentence remarquable : «Nous tenons moins à la vérité qu'à la voie par laquelle nous l'atteignons.»

⁷⁹ Je remercie Florian Michel d'avoir attiré mon attention sur ces documents dont la portée est plus historique que philosophique.

⁸⁰ J.-J. VON ALLMEN (éd.), *Hommage et reconnaissance. Recueil de travaux publiés à l'occasion du soixantième anniversaire de Karl Barth*, Neuchâtel/Paris, Delachaux & Niestlé, 1946, p. 41-42.

⁸¹ Lettre publiée dans : *Cahier Charles Du Bos* 9 (1964), p. 36.

⁸² *Osservatore Romano*, 24.08.1968 ; *France catholique* 30.08.1968.

« dénoncé les erreurs historiques et doctrinales commises par Gilson, ainsi que les conséquences désastreuses des thèses qu'il a défendues »⁷³).

9. Il faut noter qu'à mon avis ce sont les très amples commentaires de Lubac aux lettres de Gilson qui constituent la valeur principale de ce volume. Pour commencer, ces commentaires contiennent un nombre impressionnant d'informations tant sur le contexte des lettres et leur contenu que sur leur signification scientifique. Cette richesse pour ainsi dire objective est complétée par les appréciations personnelles du commentateur, appréciations qui révèlent un observateur à la fois vivace et critique. J'ose affirmer que cet ensemble (lettres, commentaires et documents annexes) fait de ce volume un témoin fascinant de l'histoire intellectuelle française du XX^e siècle.

10. Notre trop rapide survol de l'ensemble des lettres publiées d'Étienne Gilson permet d'identifier certaines constantes parmi les préoccupations de ce philosophe et historien. Il me semble qu'il est possible de trouver d'abord une volonté, de plus en plus clairement affirmée au cours du temps, de retrouver l'authentique pensée de Thomas d'Aquin : « Le seul salut est dans le retour à saint Thomas. »⁷⁴ Cette démarche est liée à la promotion de ce que Gilson appelle la philosophie chrétienne qui, selon lui, est non seulement une philosophie de l'être, mais qui repose finalement sur la révélation du nom de Dieu en *Exode* 3,14. Rien de surprenant à ce que ce primat de l'être aille de pair avec ce qu'il faut bien appeler le primat de la théologie : « Ma conclusion, et je pense l'aller dire à Rome ; c'est *Zurück zur Theologie*. »⁷⁵ Le refus d'une philosophie indépendante de la foi et de la théologie manifeste l'une des convictions philosophiques majeures de Gilson, dont la « philosophie d'aujourd'hui tient tout entière à l'intérieur de ce que je crois »⁷⁶, et qui soutient : « La foi de l'Église n'est pas suffisante pour l'intelligence de saint Thomas d'Aquin mais elle y est nécessaire. »⁷⁷

Une telle position a l'avantage d'être claire, mais il n'est pas moins clair qu'elle est difficilement acceptable pour un regard critique qui tente de comprendre l'histoire de la philosophie comme une histoire de la raison⁷⁸.

⁷³ « Les lettres », *art. cit.*, p. 328.

⁷⁴ H. DE LUBAC/É. GILSON, *op. cit.*, lettre 1, p. 59.

⁷⁵ « Correspondance Gilson - Labourdette », *op. cit.*, p. 502.

⁷⁶ *Le philosophe et la théologie*, Paris, Vrin, 2005, p. 11.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 188.

⁷⁸ Cette incompatibilité apparaît encore plus clairement quand Gilson affirme (*ibid.*, p. 205) : « Toute philosophie chrétienne qui cesse de reconnaître le primat de la foi se noie dans la dispersion des philosophies païennes. » Ce n'est pas l'objectif de cette note de discuter ce que l'on peut bien appeler les options fondamentales du gilsonisme, notamment la doctrine de la philosophie chrétienne liée au primat de l'être et de la théologie. Sans nier l'opportunité et même la nécessité d'une telle discussion, elle ne dépasserait pas seulement le cadre de cet article mais également sa visée, qui est d'abord informative.